

un mois entier, j'ai été chaque jour à l'hôtel de lady Blinton ; chaque jour j'ai vu mademoiselle, et c'est ce soir seulement qu'il m'a été donné de lui adresser la parole.—C'est vrai, dit Blanche ; mais qu'importe !... Je savais ce que vous pensiez, je lisais dans vos yeux une touchante pitié. J'ai eu confiance en vous, et ma confiance a été justifiée.

A partir de ce moment, la conversation, qui avait d'abord été contrainte, prit un tour aisé : elle fut transportée de l'autre côté du détroit.

—A propos, s'écria le comte (c'était souvent par ces deux mots qu'il entrait en matière), avez-vous, mon cher chevalier, entendu parler d'une romance française qui a beaucoup de succès à Londres, car les papiers publics en parlent avec éloges ?—Quel est le titre de cette romance ?

Le *Retour de l'Emigré*.—J'aime ce titre, dit le marquis... Que n'est-il une prophétie !

—Mon père, dit Blanche, je me procurerai cette romance, et à ma première visite, je vous la chanterai.—Tu me rendras bien heureux.—Mais, fit remarquer M. d'Espillac, nous pourrions l'entendre dès ce soir...—Comment ? demanda le marquis.—Sans doute ; l'auteur est ici.—M. de Melcieu ?—Lui-même... L'indiscrétion des journalistes a trahi son incognito.—En vérité, murmura le jeune homme, je suis désolé...—Pourquoi donc, chevalier ? dit le marquis ; n'est-il pas honorable de prêter ses inspirations à la cause du malheur ?

—Mathilde a une guitare, reprit M. d'Espillac, elle vous accompagnera. Je suis sûr que vous chantez à merveille.—J'ai peu de voix.—Assez pour nous faire plaisir.—Si vous le désirez, je n'hésite plus. Et prenant lui-même la guitare, dont il fit vibrer les cordes mélancoliques, le chevalier chanta ces strophes :

Manoir qu'habitaient mes ancêtres,  
Après l'exil je te revois ;  
Ton seuil s'ouvre à de nouveaux maîtres,  
Tes murs ont oublié ma voix...  
Et cependant avec ivresse  
Je retrouve ici dans mon cœur  
Ses ruines de ma jeunesse  
Et les débris de mon bonheur.

Voici le lac et le vieil arbre  
Qui laissait pendre ses rameaux ;  
Plus loin la naïade de marbre  
Qui trempait ses pieds dans les eaux ;  
Ces parterres voient sur leurs tiges  
Mille fleurs comme au temps passé :  
Seul au milieu de ces vestiges,  
Mon souvenir s'est effacé.

Que de fois mon coursier docile  
Courut vers les bois d'alentour !  
Et que de fois mon pied agile  
Gravit les degrés de la tour !  
Ma vie, hélas ! vient accablée  
Donner des regrets superflus  
A cette jeunesse écoulée,  
A tous ces biens qu'elle n'a plus.

O mes yeux, contemplez encore  
Le berceau de ces jours meilleurs ;  
Ici se leva votre aurore,  
Vous devez vous fermer ailleurs.  
A de vains rêves je me livre ;  
Loin de ces lieux il faut partir...  
Ah ! s'il m'est défendu d'y vivre,  
Du moins qu'on m'y laisse mourir !

Le dernier son s'éteignait au sein du profond recueillement des auditeurs, quand le bruit d'un carrosse vint tout à coup retentir. Blanche se leva spontanément. Mathilde prit son chapeau et couvrit ses épaules d'un mantelet noir. Il fallut abrégé des adieux pénibles : on se promit de se revoir le plus tôt possible, et les deux jeunes filles ne partirent pas sans avoir remercié le chevalier

des douces émotions que leur avait causées sa romance.

Dès qu'elles se furent éloignées, le comte prit congé d'Alexis et se retira dans sa chambre en traînant un peu le pied. Le marquis et le chevalier restèrent seuls.

M. de Livry se promenait à grands pas, le front baissé, indice certain de sa préoccupation. De temps à autre, il jetait quelques mots, sans savoir peut-être qu'il eût parlé : — Ces vers sont touchants, l'air est bien assorti ;... mais le titre, le sujet est faux... — Comme cela, monsieur le marquis ?—Faux, vous dis-je mon cher chevalier... Est-ce qu'il est question du retour des émigrés dans leur patrie ?... Un retour, une patrie !... Rêves, chimères... La France nous a fermé ses bras... Nous mourrons tous avant que l'ingrate ait reconnu ses erreurs... Chantez les douleurs de l'émigré, ne chantez plus son retour.—Du courage, monsieur ; à côté de la foi et de la charité, Dieu a placé l'espérance.—Espérer... Mais ne voyez-vous pas que ma fille chérie vient de s'éloigner, qu'elle va rentrer chez l'étrangère... J'étais si heureux !... Cette journée a passé comme un éclair... D'autres jours aussi beaux vous sont réservés ; M<sup>lle</sup> Blanche reviendra.—Quand il plaira à lady Blinton !... Et moi, en attendant, moi, pauvre vieillard, je pleurerai ici, je compterai les heures...—Quelque chose me dit que vos chagrins auront un terme. D'ailleurs, soyez juste envers la Providence : en vous retirant votre fortune, elle vous a laissé deux filles admirables de vertu et de dévouement. Il y a peu de pères plus riches que vous.—Doit-il me suffire de trouver dans mes filles un dévouement à toute épreuve ? Je serais bien égoïste si je ne songeais à l'avenir de ces enfants. En France, vingt gentils-hommes sollicitaient déjà leur main ; ici, nul n'abaissera les yeux sur des jeunes personnes sans dot qui, du reste, ont trop de dignité pour vouloir se mésallier.—M. le marquis, en Angleterre comme en France, il n'est pas un gentilhomme qui ne fût fier de devenir votre gendre.—Vous ne connaissez pas la noblesse du cœur de Blanche et de Mathilde. Elles ne voudraient point apporter à un mari le fardeau de leur indigence... Et quand je pense que, sans ma fatale précaution, mes filles seraient d'opulentes héritières.—Que dites-vous ?—Chevalier, c'est un secret, un secret qui m'accable et dont cependant je ne fais confidence à personne. Ce secret, je vais vous le dévoiler, car je crois pouvoir compter sur votre honneur.—Parlez, mon nom vous répond de ma loyauté.—Sachez donc que je possède en France, que j'ai enfoui une somme considérable, un trésor.—Un trésor !—Un trésor ?... —Oui, des capitaux économisés depuis longtemps, les diamants de ma mère, ceux de ma femme... C'est aux premiers jours de la terreur... Tous les gentils-hommes fuyaient ; une populace furieuse oubliant les bienfaits dont la noblesse l'avait comblée se ruait sur les châteaux et préludait au massacre par le pillage et l'incendie. La cruauté s'était, comme une fièvre contagieuse, emparée de ce peuple autrefois si renommé pour sa fidélité monarchique, pour ses vertus. La France s'était partagée en deux camps : d'un côté, l'honneur ; de l'autre, la barbarie. Longtemps je résistai aux supplications de mes amis, qui me pressaient de partir avec eux, de chercher au loin une autre patrie. Je tenais à ce sol, qui se déroba sous mes pieds... Que vous dirai-je ? J'attendis jusqu'au dernier moment. A mon tour, la révolution me mit hors la loi. Non seulement ma tête, mais celle de mes filles était menacée. S'il ne se fût agi que de moi, j'eusse bravé la mort... Mais Blanche, Mathilde, étaient si